

Danièle Vallée et Suzon Demers, France Boisvert, H. Nigel Thomas

Sébastien Lavoie

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2014). Compte rendu de [Danièle Vallée et Suzon Demers, France Boisvert, H. Nigel Thomas]. *Lettres québécoises*, (155), 38–39.

☆☆☆ ½

DANIÈLE VALLÉE • tableaux de SUZON DEMERS

Sous la jupe

Ottawa, David, 2013, 92 p., 29,95 \$.

Tragédies aériennes

Un beau livre grand format comprenant quatorze reproductions de peintures, un livre à la prose légère traitant de sujets graves. Deux fois quatorze petits bonheurs auxquels on ne peut reprocher que de passer trop vite.

La première, Suzon Demers, a d'abord peint quatorze toiles de femmes, souvent seules, en pied. Des femmes parfois belles, au regard souvent tragique. Bon, je ne suis pas critique d'art, mais je peux sans doute dire que certaines toiles me font penser à celles d'Otto Dix exposées au Musée des beaux-arts il y a quelques années, des toiles qui laissent le plus souvent des impressions de malaise.

Ces personnages sur toile, Danièle Vallée, auteure de recueils de contes, d'un roman, de pièces de théâtre et d'un récit graphique, les fait vivre dans quatorze nouvelles et l'arrimage est fort bien réussi quoique l'écriture détonne à la fois avec les illustrations et avec le propos des textes. Le tragique est en effet souvent au rendez-vous, l'auteure ne nous épargnant ni le suicide, ni la mutilation, ni le meurtre. Mais le ton désinvolte et bon enfant qu'elle emploie désamorçait toute situation : dans ces textes, rien n'est pesant tant l'écriture est aérienne.

Yuri est donc parti avec l'autre femme, pas plus belle, pas plus gentille que moi, pour l'épouser au cœur du Sanctuaire de Beauvoir, cette jolie chapelle de pèlerins que je lui avais fait découvrir. Ce matin-là, il se mettait la corde au cou et moi aussi. On m'a trouvé dans un boisé, pas tout à fait pendue, pas tout à fait morte, un peu errante du cerveau à cause du manque d'oxygène, tout cela parce que la branche du cerisier désigné m'a laissé tomber, tout comme Yuri. (p. 40)

En se jouant de clichés au détour d'une phrase, l'auteure sait surprendre et amuser le lecteur. Ainsi, en parlant d'une fille-mère menacée jadis d'une excommunication qui n'est jamais venue (« Les veilleuses de nuit »), elle conclut par cette phrase : « Heureusement que le pape de l'époque avait d'autres femmes à fouetter. » (p. 62) Avouons toutefois que l'auteure en fait quelquefois un peu trop et qu'on la sent alors faire du style (mais il s'agit là d'une faute peu souvent répétée).

Les deux femmes avaient d'abord songé à intituler le recueil « Derrière la jupe » avant de se raviser, et force m'est de conclure que c'était la première idée qui était la meilleure. Le titre retenu suggère un contenu à caractère sexuel, contenu quasi inexistant dans le livre. Derrière la jupe aurait donné une meilleure idée du recueil puisque les personnages qui peuplent ces récits ont une véritable épaisseur et c'est un réel plaisir de les voir prendre — ou perdre — vie.



DANIÈLE VALLÉE

J'ai presque tout aimé, sauf la dernière nouvelle, chorale, où l'on retrouve tous les personnages réunis pour une sorte de *happy end* qui m'a semblé forcé. Mais ne boudez pas votre plaisir, ce recueil est un petit bonheur.

☆☆☆

FRANCE BOISVERT

Vies parallèles

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2014, 174 p., 24 \$.

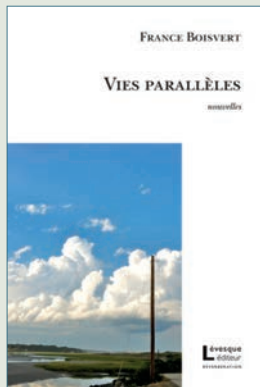
De l'imitation du réel

À l'injonction « *Soyez spontané!* », je réponds « *Présente!* » et je m'en vais. De toute manière, la vraie vie est ailleurs. (p. 51)

La romancière, nouvelliste, poète et enseignante de littérature au collégial France Boisvert nous offre ici 17 histoires introspectives livrées avec une prose habile. En quatrième de couverture, l'éditeur nous présente *Vies parallèles* comme un recueil de nouvelles dans lequel l'auteure « fictionn[e] des épisodes marquants de son existence » et, de fait, je me suis parfois demandé si je n'étais pas face à des récits qui ne disent pas leurs noms. Dans certaines nouvelles, la protagoniste s'appelle franchement France Boisvert. Souvent elle ne s'appelle que France et ce ne sont que de petits détails qui divergent du curriculum connu de l'auteure. Ces nouvelles sont, à une exception près, toutes écrites au je et mettent deux fois en scène une animatrice de radio et plusieurs fois une enseignante. Et la littérature est au centre ou en périphérie de toutes les histoires. Mais, au fond, foin de savoir à quel point l'auteure est dans le réel puisque la protagoniste appartient toujours à la littérature.

Du reste, on sent un amour des mots et des lettres des plus sincères, amour qui déteint par osmose dans la prose élégante de cette auteure à l'épithète recherchée :

Autrefois, il y avait même une mine de cuivre, non loin, à South Hatley dont, jusqu'à tout récemment, on pouvait visiter les abords à cheval ou à vélo en passant sous les arches



FRANCE BOISVERT

vermoulues d'un pont couvert pour arpenter les alentours lunaires et ocrés. (p. 133)

Notez que j'ai une affection particulière pour le mot « vermoulu ». Placez-le dans n'importe quelle phrase et je suis gagné; si les mots se qualifiaient pour être des aptonymes, « vermoulu » en serait, selon moi, le champion.



H. NIGEL THOMAS

Des vies cassées

Traduit de l'anglais (Canada) par Alexie Doucet

Montréal, Mémoire d'encrier, 2013, 224 p., 21,95 \$.

Colère noire

On nous propose ici un recueil de nouvelles qui explore, sur un ton pour le moins hargneux et dans une traduction joualisante, les thèmes de l'immigration et du racisme. Ça ne m'a pas plu. Du tout.

Né à Saint-Vincent-et-les-Grenadines, Nigel Thomas a immigré ici il y a 46 ans et a fait carrière à l'Université Laval à titre de professeur de littérature états-unienne. Ce recueil est une traduction de l'anglais commise par Alexie Doucet qui m'a parfois laissé dubitatif. Dans ce passage, un homme noir parle: « Surtout quand il faut qu'ils partagent leurs jobs de chauffeurs d'autobus et de policiers avec nous — et j'allais oublier — leurs femmes. » (p. 188) Pire encore: « M^{me} Reed est passée pour passer une commande. » (p. 166) Que de maladresses!

Comme son titre l'indique, ce recueil met en scène des « poqués »: des alcooliques non repentis, des homosexuels qui ne s'acceptent pas, des femmes violentées, des analphabètes, des gens psychiatrisés, des politiciens... L'univers de ces histoires se veut réaliste, sauf qu'on n'y croit pas: ça se passe à Montréal, mais on ne le sent pas. L'in vraisemblable est dans les détails, comme dans ce « poste de police 610 » (p. 178). Ou dans celui d'une prostituée qui dit faire payer les journalistes pour qu'elle leur accorde des entrevues (« Mémoires »). Il est sans doute délicat pour un Blanc comme moi — même si je suis marié à une « race » — de décréter que le racisme exposé dans ces treize histoires n'a rien à voir avec celui pratiqué ici, mais c'est tout de même ce qui correspond à mon sentiment. Dans ces pages, le racisme est ouvert et affirmé, sans état d'âme.

J'ai souvent fantasmé, pendant ma période bukowskienne, de lire une traduction québécoise du maître et j'en ai eu un aperçu ici, un aperçu détonnant en ce sens que le recueil s'ouvre sur le récit de Jamaïcains

Ce qui n'empêche pas l'auteure d'en faire trop, parfois:

On peut aussi tenir un cahier d'écriture, mais je ne suis jamais arrivée à rédiger mon journal intime plus de quelques jours tant la réalité m'apparaît frivole ou fluviale dans l'entrelacement des événements s'écoulant les uns à la suite des autres dans un ordonnancement sans queue ni tête. (p. 34)

C'est mot pour mot ce que je faisais remarquer à mon beau-frère, la semaine dernière.

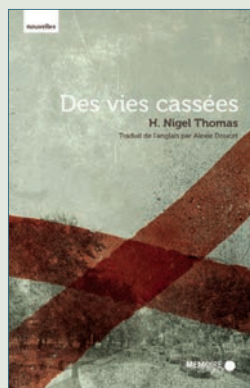
Dans la plutôt longue nouvelle « Stanhope », un groupe de poètes s'en va déclamer ses vers dans les Cantons-de-l'Est. L'une des poètes est une Anglaise telle que l'entend Louis Hémon et le trio québécois se montre réfractaire à l'unilingue anglophone. Celle-ci se démène comme elle peut, avec cette retenue toute *canadian*, mais elle finit par se rebiffer devant la xénophobie larvée de ceux devant l'accueillir. La nouvelliste voulait sans doute que je m'insurge contre cette étrangère réfractaire à nos mœurs et célébrer notre manière d'accueillir l'Autre, fût-elle Anglaise, mais elle m'a plutôt indisposé face aux miens...

Hormis les réserves qui précèdent, ce livre se laisse lire de la plus agréable des façons.

fraîchement débarqués et qui parlent et sacrent comme des personnages de Michel Tremblay...

L'auteur abuse çà et là (dans « Les genoux chancelants », notamment) des dialogues, au point qu'on a parfois l'impression de lire une pièce de théâtre platement mélodramatique où la narration fait figure de didascalie. Celle-ci s'écrit quant à elle en langage standard lorsqu'elle ne se fait pas au moyen de ce monologue intérieur que Jacques Poulin qualifiait, avec raison, de détestable, ne laissant alors place à aucun silence, à rien d'introspectif.

La plume de l'auteur est mue à l'évidence par une belle indignation: « Adolphe Francis est un homme en colère, en colère contre les Blancs, en colère avec le matérialisme, en colère avec le capitalisme, en colère avec les Noirs et en colère avec lui-même — et il est le premier à vous le faire savoir. » (p. 172) Mais l'indignation, c'est comme les bons sentiments. Ça ne fait pas nécessairement de bonnes histoires, surtout quand elle nourrit un misérabilisme qui tourne à vide.



H. NIGEL THOMAS